

Ingmar Bergman ou le temps retrouvé

Week-end cinéma

Samedi 21 et dimanche 22 janvier 2017

Ingmar Bergman, cinéaste des vivants

Par Jean Collet, professeur des universités, collaborateur à la revue *Études*. A publié notamment *Après le film* (Aléas) et *John Ford, la violence et la loi* (Michalon)

Article paru dans *La Vie* n°3235



Ingmar Bergman, un des plus grands réalisateurs de ce siècle, s'est éteint le 30 juillet 2007. Son cinéma est un perpétuel acte de foi face au silence de Dieu.

Noël 1926, Bergman a huit ans. Il a repéré dans une boutique de jouets un projecteur de cinéma, et il espère le retrouver au pied du sapin. Or, au matin de Noël, c'est un ours en peluche qui l'attend. Déception d'autant plus cruelle que le projecteur est bien là, mais destiné à son frère aîné. Le futur cinéaste va pourtant retourner la situation. Il échangera sa collection de soldats de plomb contre le projecteur. Dans cette histoire de frères, il y a quelque chose de biblique. Bergman perçoit la peluche comme un objet sans vie, le projecteur recrée la vie. Ce sera le « motif » de tous ses films : refus de la mort, amour passionné des vivants.

Car la mort, Bergman aurait pu la désirer pour échapper aux souffrances de l'enfance. Né à Uppsala en 1918, Bergman grandit à Stockholm entre une mère dont il cherche vainement la tendresse et un père pasteur dont il craint les colères. La famille habite à côté de l'hôpital où le père est aumônier. Un jour, le jardinier enferme l'enfant dans la morgue, seul, devant le cercueil d'une femme dont le visage émerge d'un drap blanc. Les yeux entrouverts semblent fixer le petit, épouvanté.

Toujours la mort. Bergman aura besoin du cinéma, du théâtre et de toute une vie pour exorciser ces images. Devant la réalité effrayante de cette vision, les sermons de son père lui paraissent bien pâles. Alors, pendant que ce dernier prêche, Ingmar rêve devant les fresques naïves des églises de campagne que l'on retrouvera dans son dernier film, *Saraband* (2004).

Adolescent, il cherche dans les romans de Dostoïevski et Bernanos, les pièces de Strindberg, Molière et Shakespeare et le cinéma de Jean Renoir et Marcel Carné un monde plus vrai que les homélies paternelles. Où commence le réel, où finit le trompe-l'œil ? C'est en ces termes que se pose pour lui la question de la foi. Toute sa vie, il éprouvera le besoin de toucher les êtres et les choses pour s'assurer de leur existence. *The Touch* sera le titre d'un de ses films (1971) et le pasteur des *Communiants* (1963) se nommera Thomas, du nom de l'apôtre incrédule qui voulut toucher le Christ ressuscité.

En 1940, c'est en dirigeant sa première troupe de théâtre à la Maison des étudiants chrétiens qu'il trouve son chemin : il écrira et mettra en scène des pièces et des films. Il s'engage dans cette voie comme on entre en religion. Réglée de façon rigoureuse, son existence sera chronométrée, au point que l'on verra des pendules dans presque tous ses films... Les premières années sont difficiles, d'autant que son épouse souffre de tuberculose.

En 1946, son premier film, *Crise*, est un échec. Mais le jeune réalisateur persévère et finit par trouver sa veine propre au début des années 1950. En 1956, *Sourires d'une nuit d'été* est couronné par le festival de Cannes. *Le Septième Sceau* (1957) et *Les Fraises sauvages* (1957) confirmeront son génie. Indifférent à la gloire, il reste sourd aux sirènes d'Hollywood et continue de travailler avec ses amis, ces comédiens inoubliables qu'il a rendu célèbres : Bibi Anderson, Max Von Sydow ou Liv Ullmann.

À la scène l'hiver, en tournage l'été, Bergman enracine ses œuvres dans un territoire, et c'est par là qu'il devient universel. Amoureux de la terre et de l'eau, du silence et du temps insaisissable, il a découvert en 1961 l'île de Faro. Il s'y retirera en 1995 après la mort de sa cinquième épouse. C'est là que cet ermite infiniment sociable a joué son ultime face-à-face avec la mort – tel le chevalier du *Septième Sceau*. Dépasser l'angoisse de la mort, traverser le désert de l'amour, accepter le silence de Dieu, son cinéma sera l'épreuve initiatique de ces trois cheminements

Avec la peur, découvrir la joie, avec la solitude, inventer l'amour, avec la mort, donner la vie. La chambre noire où les images figées s'animent est pour lui la métaphore d'une conversion au sens premier : le retournement d'une situation. En soulignant la face sombre du cinéma de Bergman, on a souvent méconnu cette autre face, lumineuse et tellement vivante.

Bergman posera les questions de la mort et de Dieu à travers des histoires de couples, souvent en crise. Dans le *Septième Sceau*, les saltimbanques échappent à la mort parce que ni l'un ni l'autre ne la voient, tout occupés qu'ils sont à se perdre et à se retrouver. Dans *Les Communiants*, au contraire, le pasteur qui a perdu la foi implore Dieu de se manifester, sans voir, près de lui, l'institutrice qui l'aime. Il voudrait que Dieu lui parle alors qu'il est incapable de répondre à l'amour de cette femme. Le silence de Dieu n'est que l'écho - si l'on peut dire - de notre propre silence. C'est pourquoi le cinéaste refuse de se taire et pose des actes de foi en créant des films vivants. Les personnages qu'il met en scène, leur détresse et leurs défis, me font irrésistiblement penser au livre de Job : l'homme à l'épreuve du silence de Dieu. Et qui ne se résigne pas au silence.

Pour en savoir plus

Livres de Bergman :

Laterna Magica Une autobiographie qui a révélé le grand écrivain qu'il était aussi. Gallimard

Images L'avis du réalisateur sur ses films. Gallimard

Les Meilleures intentions Le roman familial de Bergman. Gallimard.

Sur Bergman

Conversations avec Ingmar Bergman par Olivier Assayas et Stig Björkman.

Des entretiens entre le cinéaste qui relit son œuvre, l'ancien rédacteur aux Cahiers du cinéma et un cinéaste et essayiste. Cahiers du cinéma

Ingmar Bergman par Joseph Marty. Une lecture spirituelle de l'œuvre par un théologien passionné de cinéma. Editions du Cerf.